

30 octobre 2014

Le consensus, une vertu empruntée aux peuples autochtones ou un vice de peuple opprimé?

Le coréalisateur Yvan Dubuc de *L'empreinte*, documentaire « *qui met en lumière l'influence durable, et occultée, de la culture autochtone dans la société québécoise.* » (François Lévesque, La Conquête (des origines), Le Devoir, 27/10/14) affirme :

« *"On parle d'une société [québécoise] du 'consensus mou' pour tourner cette habitude en dérision, mais si on regarde du côté des Premières Nations, c'est exactement comme ça que ça fonctionne. On tient ça d'eux."* Même chose pour la proverbiale "peur de la chicane" des Québécois et son supposé refus de débattre. *"Et si c'était une qualité ?" »*

Le co-réalisateur oublie qu'il y a une différence essentielle entre les sociétés autochtones de la Nouvelle-France et l'actuelle société québécoise. Les premières étaient des sociétés sans classe sociale ou avec des classes à peine esquissées, ce qui n'empêchait pas les guerres entre peuples lesquelles ont été envenimées, il est vrai, par les rivalités entre les colonisateurs français, anglais et hollandais pour le contrôle du commerce des fourrures. La seconde, comme toutes les sociétés modernes, se définit par le conflit antagonique entre la bourgeoisie et le prolétariat (si ce vocabulaire répugne à certains on peut lui substituer le 1% contre le 99% ou l'oligarchie contre le peuple ou les dominants contre les dominés bien qu'il y ait des nuances entre ces concepts lesquelles nuances ne sont pas sans conséquences pratiques).

Bien qu'il est vrai que la prééminence du commerce des fourrures en Nouvelle-France, et dans une moindre mesure dans le Bas-Canada britannique, ait entraîné une symbiose spécifique entre les peuples autochtones et les peu nombreux colons, où l'attrait de la liberté au sein d'une société sans classe n'y fut pas pour rien, l'enrichissement non sans risque par la traite joua le rôle déterminant. Ceux qui ont pris des épouses dans « les pays d'en haut », et leurs enfants, se sont intégrés aux peuples autochtones puis, au fur et à mesure de l'invasion de la « horde blanche », ont formé le peuple métis dont l'écrasement militaire par la nouvelle « police montée » (GRC) et la nouvelle armée canadienne fut la pierre d'assise de la Confédération canadienne. On est très loin d'une pénétration culturelle du peuple québécois par les valeurs autochtones malgré la mobilisation du peuple québécois en soutien au peuple métis lors de la pendaison de Louis Riel sur la base de leur oppression commune et d'une parenté linguistique partielle.

Consensus et auto-dénigrement

Contradictoirement, le coréalisateur donne la clef de l'énigme : « *"On est très forts sur l'autodénigrement"*, note Yvan Dubuc. ». L'auto-dénigrement, substantifique moelle du populaire humour québécois, n'était certainement pas une caractéristique des peuples autochtones de l'époque coloniale. Ce serait plutôt le contraire. Mais cet énorme défaut entache indubitablement un peuple opprimé incapable de s'inscrire dans une démarche conséquente de libération nationale laquelle, à l'ère de l'impérialisme néolibérale, doit se conjuguer à l'émancipation sociale pour aboutir. C'est cette oppression que le peuple québécois partage aujourd'hui avec les peuples autochtones et inuit, ce qui devrait les amener à s'unir contre l'ennemi commun. (Je ne sais trop si l'auto-dénigrement est aussi partagé, mais les conséquences socio-économiques de cette oppression sur les peuples autochtones et inuit sont certainement désastreuses).

De l'auto-dénigrement au consensus, il n'y a qu'un pas qui passe par le refus du débat. S'auto-dénigrer, c'est ne pas avoir confiance en soi, en sa capacité de réfuter les idées adverses et d'affirmer les siennes sans recourir aux attaques personnelles et même à la répression si on dispose d'un pouvoir quelconque. On fuira alors comme la peste les forum de discussion virtuels ou réels. On maudira ce qu'on appelle la « confrontation des idées ». De vice anti-démocratique —

car cette confrontation est essentielle pour décider en toute connaissance de cause — le consensus en devient la grande vertu civique surtout quand on l'enrobe du sucre de l'unité contre l'ennemi national ou de classe. En pratique, contrairement à une société sans classe où le processus consensuel de va-et-vient solidifie le groupe, dans une société pétrie d'antagonismes sociaux on se ralliera sans discussion de fond aux décisions des directions sous peine d'ostracisme implicite ou explicite toujours pénalisant socialement sinon matériellement.

Le consensus consolide les idées dominantes

On pourrait penser que les organisations de gauche, du moins celles auxquelles on adhère volontairement ou qui sélectionnent leurs membres, sont en mesure de reconstituer en leur sein l'homogénéité relative des sociétés sans classes. Ce serait ignorer la puissance de pénétration des idées de droite, en particulier la capacité des organes qui les propagent de les parer d'accoutrements de gauche d'autant plus que dans la dynamique de la lutte sociale, la même idée, de gauche dans certaines circonstances, devient de droite dans une autre. Au bout du compte, quand les idées des élites, encadrés par l'Argent, par le vedettariat médiatique et par leurs réseaux auront mené à l'échec du point de vue du prolétariat national, les idées réprimées par le consensus surgiront dans la crise idéologique et politique générée par l'échec.

Marc Bonhomme, 30 octobre 2014

www.marcbonhomme.com ; bonmarc@videotron.ca